

Ervoaan sacrifiait à son frère, les divertissements bruyants qui l'attiraient, et Yan s'efforçait de rire et de s'amuser pour ne pas priver son "besson" d'une partie de plaisir où celui-ci n'eût pas été sans lui.

La demeure des Guilo situés à droite de Saint-Géran, était presque en dehors du village. Elevée à mi-côte, c'était une vieille bâtisse au toit de chaume, aux murs effrités, dont la façade tournée vers la mer, permettait aux habitants de contempler sans trêve l'immense étendue d'eau mouvante, aux reflets miroitants gris ou bleus, selon le temps ou les heures, au murmure indéfini, et qui, dans le lointain, se confondait avec l'azur du ciel.

Du seuil de la porte, on apercevait aussi, suivant le pied des blanches falaises, le long ruban sinueux des grèves sombres où les rochers et les écueils pointus dressaient leurs crêtes brunes que la mer en mousant couronnait de mousse.

Derrière l'habitation des Guilo, et séparée d'elle par une longue bande de terrain inculte, une petite mesure s'abritait frileusement, on eût dit, sous l'épais feuillage de trois grands chênes pressés contre ses murs et qui semblaient vouloir l'écraser de leur force.

Une jeune fille occupait seule cette misérable bicoque.

Annaïc Brunec était encore bien jeune, quand ses parents moururent.

Son père, un pêcheur comme Pierre Guilo, périt dans une tempête et sa mère en ressentit un si violent chagrin qu'elle ne lui survécut que peu de temps.

L'enfant resta donc seule... ou presque seule, du moins.

Une vieille cousine de son père la recueillit.

La femme était très pauvre et sa charité envers l'orpheline avait l'intérêt pour but.

Elle se servit de la petite comme d'une servante, ne la nourrissant que de quelques croûtes de pain souvent dur, et lui demandant en revanche une somme de travail très importante pour une enfant si jeune.

Annaïc poussa cependant comme pous-

sent les fleurs des champs, sans qu'aucune main attentive ne l'eût soignée.

Quand la fillette eut sept ans, la vieille l'envoya sur les grèves, à marée basse, pour y ramasser des moules ou pêcher des crabes.

Armée d'un crochet, Annaïc partait, les pieds nus, les jupes retroussées, la hotte sur le dos ou le panier au bras, explorer les rochers implantés dans le sable, depuis des siècles, dans un désordre pittoresque.

A ce rude labeur—car le métier de pêcheur de crabes est dur pour les jeunes enfants—les petites mains d'Annaïc s'étaient souvent meurtries et déchirées, et bien des fois aussi, en voulant descendre dans le creux des roches pour y sonder les crevasse, ses pieds glissèrent sur la surface abrupte des pierres couvertes d'herbes gluantes.

C'est dans une de ces circonstances qu'Annaïc rencontra les frères Guilo alors âgés de douze ans.

En voulant harponner un crabe, la fillette qui se trouvait debout sur un écueil, perdit l'équilibre et tomba si malencontreusement que sa tête porta sur la saillie algue d'un bloc de roc. La douleur fut si vive qu'elle perdit connaissance.

La mer montait, et Annaïc aurait infailliblement péri, si sa bonne étoile—ou peut-être sa mère qui veillait sur elle du haut du ciel—n'eût justement amené les jumeaux vers cette partie des grèves.

Les deux frères, le pantalon retroussé jusqu'aux dessus des genoux, cherchaient des coquillages.

Ervoaan, toujours plus remuant, marchait en avant. Ce fut lui qui découvrit l'enfant étendue, inanimée, au fond d'une coulée profonde, entre deux rochers.

Descendre pour lui porter secours, la prendre dans ses bras, et, avec l'aide de son frère qu'il avait appelé, la mettre en lieu sûr, furent l'affaire de quelques minutes, et bientôt, les jeunes garçons eurent la joie de voir Annaïc ouvrir les yeux.

De cette dramatique rencontre les trois enfants gardèrent toujours le souvenir.

Ervoaan et Yan, heureux et fiers de l'important rôle qu'ils avaient joué ce jour-là, se plurent, par la suite, à protéger et à